SITUATIONS



LITTERATURE MAGHREBINE



o souffles

revue maghrébine littéraire culturelle trimestrielle siège social 4 avenue pasteur rabat maroc ccp 989-79 tél 235-92 responsable abdellatif laâbi

groupe d'action m. i. abdoun m. alloula m. aziza m. chebaa b. jakobiak a. laâbi m. melehi e. m. nissaboury

imprimerie almaârif

sommaire

souffles abdelkabir khatibi

textes en français

m. i. abdoun
malek alloula
samir ayadi
mohammed aziza
mohammed khaïr-eddine
abdellatif laâbi
abdelkader lagtaa
abdelaziz mansouri
e. m. nissaboury
r. bey a. laghouati

prologue avant-propos

palma
déplacements
tréponémose
la vengeance par les goldens
histoire d'un bon dieu
oeil juin 67
âayta
le cauchemar occidental
texte
mutilation

textes en arabe

g. touati v. sebti

mohammed berrada salem himmich hamid houadri abderrafi' jawhari mohammed joumari idriss khoury mohammed maïmouni ahmad mejjati ahmad sabry mohammed zafzaf

action plastique

toni maraini melehi

élèves école des beaux-arts casablanca

symposium international de sculpture mexico

exposition travaux 68

couverture
mise en page
documentation photographique

numéro double 10-11

m. chebaa m. melehi mohammed chebaa mohammed melehi

3° année 2° - 3° trimestre 1968

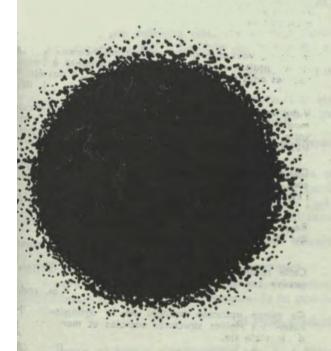
Souffles

evue maghrébine littéraire culturelle trimestrielle avenue pasteur rabat maroc ccp 989 79 il 235-92

responsable abdellatif laâbi

roupe d'action m. i. abdoun m. alloula m. ciza m. chebaa b. jakobiak a. laâbi m. melehi m. nissaboury

prologue



revue de création et de recherche culturelle

un certain nombre ébine d'expression tention de réaliser rait été d'ailleurs jusqu'à maintenant

t quotidiennement tte, une anthologie les cercueils dorés

senter une sorte de manifeste d'école le profondes divere numéro, tant sur e, que sur le plan intellectuelles et

ui ont guidé notre française ne poupour le choix des ment à notre avis ns et modes d'exttre), mais simplee et des données

Par cette confrontation des productions littéraires dans les deux langues, nous voulons remettre en question une dualité artificielle qu'on tendait jusqu'à maintenant à approfondir et instaurer

Souffle

siège social 4 avenue par

groupe d'action m. i. abdo

sommaire

souffles abdelkabir khatibi

textes en français

m. i. abdoun malek alloula samir ayadi mohammed aziza mohammed khair-eddine abdellatif laâbi abdelkader lagtaa abdelaziz mansouri e. m. nissaboury r. bey a. laghouati

textes en arabe

g. touati y. sebti

mohammed berrada salem mohammed journari idri mejjati ahmad sabry mo

action plastique

toni maraini melehi

élèves école des beaux-ai casablanca

souffles

retentissements

La faveur qu'on vous accordera légitimement ou la gêne que vous provoquerez chez certains dénaturés et « pâles imitateurs », proviendront, n'en doutez pas, du fait que vetre action littéraire est fidèle à cette terre et à ces hommes obscurs qui sont les nôtres, et les exprime non pas selon une réalité anodine et pittoresque chère aux touristes et aux fervents du régionalisme, mais à travers une vérité encore insoupconnée, singulière, toujours vierge, dont le Maghreb, ses horizons fauves, ses montagnes, ses villes prolétaires, sa culture orale, les travaux des siens et leurs combats et leurs souffrances et leurs joies ont plus ou moins révélé de secret au cours des siècles mostefa lacheraf

Elle témoigne de la vitalité d'une poésie de combat au p. j. oswald

J'attendais cette revue, je l'espèrais. Oui, il fallait que vous repreniez le relais et que vous alliez ailleurs que nous

Inutile de vous dire que nous sommes heureux que cette revue paraisse et que les Marocains passent à l'action tous les amis souhaitent que la parole ne soit pas étouffée

Votre volonté de réenvisager les problèmes de la cultur maghrébine en fonction de la réalité actuellement vécue votre désir de recherche et d'action lucide me pardissen très réconfortants.

Des expériences comme celle que vous tentez au Maro sont comme des bouffées d'air frais pour réanime l'espoir. daniel bléral

Revue jeune (il en manque), ouverte, banc d'essai, ma qui révèle déjà tant de talent (et de talents).

m. mamme

Cette revue de jeunes, ardente, batailleuse, parfois el cessive comme il se doit, s'est affirmée. m. rodinso

Ce mince opuscule contient de la dynamite... Libert haine des vieilles structures sociales et mentales, amo d'une vraie vie. jeune afriqu

Souffles est devenue maintenant un reflet indispensab de l'activité littéraire du Maghreb particulièrement appr cié de ce côté de la Méditerranée.

revue dialogues (par

..témoigne (nt) d'une volonté de sortir la littérature magh bine de l'ornière « aristocratiquement » conformiste et son - purgatoire colonialiste ... revue maghreb (par

couverture mise en page documentation photographique

m. chebaa m. melehi mohammed chebaa mohammed melehi

numéro double 10-11

3° année 2° - 3° trimestre 1968

publication de SOUFFLES collection ATLANTES

retentissements

E 1 bernard jakobiak

Jne telle exigence, un tel dégonflage de statues ne peut nous laisser indifférents. La vitalité de akobiak nous concerne. Elle est vigoureusement raternelle.

a. laâbi (souffles)

RACE abdellatif laabi

Cet « itinéraire oral » de Laâbi nous concerne l'orient (beyrouth)

in poème d'une extrême violence où tout l'unirers arabe est passé au crible de la révolte et de la négation. jeune afrique

Merci de votre « Race », jetée à la face. J'ai été emué. Fameux sur Oum Kaltoum Fichtre non, ous n'êtes pas des cadavres.

m. rodinson

Jne salve de violence vomie à toutes tripes et par tous les orifices à la fois pour évacuer cette iqueur-castration que l'on véhicule depuis l'origine de la catastrophe millénaire et quotidienne la fois. m. alloula

PLUS HAUTE MEMOIRE e.m. nissaboury

A travers cette récréation de la langue française. Vissaboury tente de créer la langue de la poésie narocaine. al alam (Rabat)

loquence et fureur s'accompagnent d'un souci constant de forme. a. bosquet

Effort lucide et à la limite du cri. Effort pour extraire du plus profond magma ses racines rivantes pour en mesurer le potentiel de vie et d'action.

m. alloula

prologue

5 un certain nombre rébine d'expression étention de réaliser urait été d'ailleurs jusqu'à maintenant

nt quotidiennement utte, une anthologie des cercueils dorés

ésenter une sorte de n manifeste d'école de profondes diverce numéro, tant sur re, que sur le plan s intellectuelles et

qui ont guidé notre i française ne poupour le choix des ement à notre avis ons et modes d'exettre), mais simpleue et des données and ar ers situations.

Par cette confrontation des productions littéraires dans les deux langues, nous voulons remettre en question une dualité artificielle qu'on tendait jusqu'à maintenant à approfondir et instaurer

O souffl

rev

siège social 4 avenue p

groupe d'action m. i. abo

sommaire

souffles abdelkabir khatibi

textes en français

m. i. abdoun
malek alloula
samir ayadi
mohammed aziza
mohammed khaïr-eddin
abdellatif laâbi
abdelkader lagtaa
abdelaziz mansouri
e. m. nissaboury
r. bey a. laghouati
g. touati v. sebti

textes en arabe

mohammed berrada sale mohammed journari id mejjati ahmad sabry m

action plastique

toni maraini melehi

élèves école des beauxcasablanca

collection ATLANTES

plaquettes parues

b. Jakobiak : JE 1 g. laâbi : RACE

e. m. nissaboury : PLUS HAUTE MEMOIRE

à paraître

m. alloula : VILLES

bulletin d'abonnement

Nom

Prénom

Profession

Adresse

Ville Pays

Veuillez m'inscrire pour abonnement (s)

TARIF D'ABONNEMENTS 1967 - 1968

abonnement simple

Maroc
Algérie, Tunisie
Etranger
15 DH
20 DH
30 DH

abonnement de soutien à partir de 50 DH

Somme que je verse à votre CCP : SOUFFLES, Rabat, 989 79, ou que je vous adresse par mandat-poste ou chèque bancaire à l'ordre de SOUFFLES, 4 avenue Pasteur. Rabat. (Maroc).

abonnez-vous à SOUFFLES aidez à sa diffusion

couverture mise en page documentation photographique

m. chebaa m. melehi mohammed chebaa mohammed melehi

numéro double 10-11

3° année 2° - 3° trimestre 1968

En réunissant dans ce numéro de SOUFFLES un certain nombre de situations de la jeune littérature maghrébine d'expression arabe et française, nous n'avons aucune prétention de réaliser une nouvelle anthologie littéraire. Ceci aurait été d'ailleurs contraire aux principes mêmes qui ont guidé jusqu'à maintenant l'action de notre revue.

Pour une littérature en gestation, s'affirmant quotidiennement dans les contradictions, la contestation et la lutte, une anthologie reviendrait à la pontifier, à l'enfermer dans des cercueils dorés et des réseaux d'immobilisme.

Nous n'avons pas non plus la prétention de présenter une sorte de contre-anthologie pouvant avoir l'allure d'un manifeste d'école ou de groupe. Nous ne cachons pas qu'il y a de profondes divergences entre certains écrivains publiés dans ce numéro, tant sur le plan du contenu de notre future littérature, que sur le plan des problèmes de l'écriture ou des options intellectuelles et idéologiques de l'écrivain.

D'autre part, certaines options et exigences qui ont guidé notre travail concernant la littérature d'expression française ne pouvaient logiquement pas être appréhendées pour le choix des textes en arabe. Différence qui ne vient nullement à notre avis d'une rupture radicale entre les deux situations et modes d'expression (comme certains veulent le faire admettre), mais simplement du développement historique spécifique et des données linguistiques propres à chacune de ces situations.

Par cette confrontation des productions littéraires dans les deux langues, nous voulons remettre en question une dualité artificielle qu'on tendait jusqu'à maintenant à approfondir et instaurer

par la même occasion un débat, un dialogue que beaucoup ont cherché à éviter par mauvaise foi ou par intérêt.

Il n'en demeure pas moins que la matière de ce numéro a été le fruit d'un choix inévitable. Le but étant de présenter le plus objectivement possible au lecteur une somme de situations, de voix, de préoccupations de groupes ou d'individus qui se sont relativement affirmés depuis quelques années, la plupart en rupture par rapport à la littérature de l'ancienne génération, en tout cas, avec la volonté de remettre en question (d'une manière plus ou moins nette, radicale, consciente, chez les uns et les autres) un acquis littéraires et culturel, certains rapports étroits, aliénants ou dépassés dans lesquels s'empêtre depuis les indépendances la littérature tant d'expression arabe que française. Il va de soi qu'un tel choix ne pouvait être que provisoire et incomplet, vu les moyens réduits dont dispose la revue, vu les difficultés de contact entre écrivains des trois pays, parfois entre écrivains à l'intérieur de nos pays respectifs (1).

Mais s'il y a des omissions dues à ces raisons matérielles, il y en a d'autres qui sont volontaires et qu'on doit interpréter comme une prise de position nette de notre part.

2

En effet, est pour nous littérature jeune, celle qui rompt réellement avec tout anachronisme, celle qui apporte des contenus et des formes d'expression neufs. Il y a, par contre, nombre de jeunes écrivains vieux, c'est-à-dire acceptant le psittacisme mental d'une littérature fossile. D'autre part, toute littérature ne saurait valoir à nos yeux que si elle est profondément engagée dans la lutte culturelle, que si elle rejoint le combat national dans son ensemble. La littérature des bouffons, des artistes esclaves et des agents de répression culturelle qui pullule, déguisée parfois sous des slogans de mobilisation démagogiques, ne nous concerne que dans la mesure où nous pouvons la démasquer et la combattre.

Ce faisant, le groupe de SOUFFLES, est donc conscient de la responsabilité qu'il prend en publiant ce bilan provisoire, en mouvement, de notre littérature.

Son espoir est de contribuer par là à une clarification des problèmes et de promouvoir un débat devenu urgent sur la fonction de la littérature dans nos pays, sur les obstacles (linguistiques,

⁽¹⁾ La plus grande lacune étant, comme le remarquera le lecteur, l'absence de textes algériens et tunisiens en arabe.

économiques, politiques) qu'elle doit surmonter pour exprimer en toute liberté les réalités et les aspirations profondes de nos peuples.

Son espoir est aussi de développer le dialogue entre les jeunes écrivains eux-mêmes afin qu'ils puissent confronter leurs expériences, sortir d'un silence et d'un isolement qui ne profitent qu'aux fossoyeurs de la vérité.

maghiliant, a die charace de malantendur le ne perte pur retiter

chord of one said très Unide, sessous chachetonte, sonolis

SOUFFLES

Une véritable littérature est une remise en cause de toute la littérature, une critique interne des écritures précédentes et l'élaboration expérimentale d'œuvres nouvelles. Faute de cela, les littératures timorées, écrasées par le passé, faciles à la manipulation mercantile des éditeurs, tombent dans le rituel et la démarche imitative.

Si la littérature véritable est une remise en cause de toute la littérature, elle ne peut être alors que sous la forme d'une subversion à la fois violente et contrôlée; ceci a été bien compris par les nouvelles promotions des écrivains maghrébins d'expression française. Et ceux qui doutent des aspirations communes à nos peuples n'ont qu'à lire ces pages d'une écriture en rupture, ces pages de colère et de lucidité, emportée par le désir têtu de basculer le réalisme misérabiliste et le lyrisme des pauvres caractérisant la littérature inhibée de notre passé récent. On essaiera dans cette note introductive de souligner la vitalité et les contradictions de cette tentative.

Le passé de cette littérature maghrébine d'expression française est certes un fait récent ; c'est à partir de la deuxième guerre que s'est développée cette expression, corrélativement à la gestation nationaliste et à l'intérêt porté par l'intelligentsia française aux élites colonisées. On sait bien que cette époque, pour l'écrivain maghrébin, a été chargée de malentendus. Je ne parle pas seulement de ceux qui ont fait du thème de déchirement le cheval de bataille pour conquérir la mauvaise conscience européenne, cette démarche n'a été après tout que la nostalgie triste et paresseuse d'une intégration impossible, la nostalgie d'être français. Je parle aussi de cette autre promotion qui, sortie également du cauchemar colonial, a mis en cause la culture dont ils sont les reflets déformants, d'abord d'une voix très timide, presque chuchotante, ensuite d'une manière un peu plus radicale. La plupart de ces écrivains ont fait du réalisme le principe suprême du déchiffrement, le résultat a été dans la plupart des cas une série de monographies

5

honnêtes, lisibles comme des manuels scolaires, une écriture imposant à la réalité particulière du Maghreb les schémas du réalisme occidental du XIXè siècle. La poussée nationaliste du Tiers-Monde a consacré sur le plan de l'écriture l'inhibition culturelle, consistant en un bricolage technocratique pour embrigader sa propre situation avec une structure de l'imagination importée.

Les nouvelles générations veulent « lâcher l'Occident », en comprenant « l'écriture comme une façon militante d'assumer sa responsabilité », et d'une façon théorique comme une tentative de ré-interprétation des écritures occidentales, comme un dépassement de ses contradictions par un terrorisme lyrique, une violente recherche de la culture nationale.

Nous sommes loin de ce réalisme étriqué, illusion de la conscience maniaque de la classification. Certes, une partie de ces essais ne fait que reprendre ou prolonger la critique de la littérature française faite de l'intérieur, d'autres étonnent également par la subversion anodine des calembours faciles, du choc un peu outré des images. Le lecteur habitué aux références peut être tenté d'y voir les résidus de la révolte surréaliste. En quoi ! Chaque culture a sa littérature sauvage, marginale, en rupture, et il me semble que celle-ci a un accent personnel, un lyrisme contrôlant le vertige par une conscience aigüe des contradictions, de la fragilité, du pouvoir créateur. La grande contradiction, on l'imagine facilement, réside dans le refus de la culture française et dans la volonté de recréer la langue française. Je ne reviens sur ce problème fondamental que dans la mesure où je veux attirer l'attention du lecteur sur la recherche expérimentale qui caractérise ces écrivains. Il est prématuré de procéder à un inventaire, de classer, de dégager des tendances. La variété de ces individualités, de leur écriture nous impose la prudence. On espère que ce premier bilan contribuera à élargir le débat sur la culture nationale et sur le métier de l'écrivain au Maghreb, sans oublier les problèmes essentiels de l'écriture.

Lisez ces pages sans préjugés, la confrontation en vaut le plaisir.

abdelkabir khatibi

correspondance

Je suis heureux chaque fois que naît au Maghreb quelque chose qui lui ressemble intimement, secrètement issu de sa gestation contrariée et qui le recrée dans sa substance perdue, dans ses espoirs massacrés. Votre entreprise littéraire, vous ne l'avez pas voulue délibérément telle, mais vous en êtes l'organe véhément et lucide qui proclame à point nommé une nouvelle naissance. Cela est encore plus significatif d'un besoin dont nos pays sont travaillés jusqu'au tréfonds d'eux-mêmes et auquel vous donnez cette voix juste, cet inventaire de concepts et d'objets depuis longtemps oubliés ou méconnus, cette grande colère soutenue et sans crispations qui est la marque du souffle créateur quand il sonde les abîmes et balaie impitoyablement les déchets séculaires de l'esprit. Aujourd'hui, grâce à vous, la littérature maghrébine reprend sa jeunesse qui est l'âge adulte, et le seul, du langage poétique, du roman et du théâtre. La faveur qu'on vous accordera légitimement ou la gêne que vous provoquerez chez certains dénaturés et « pâles imitateurs », proviendront, n'en douetz pas, du fait que votre action littéraire est fidèle à cette terre et à ces hommes obscurs qui sont les nôtres, et les exprime non pas selon une réalité anodine et pittoresque chère aux touristes et aux fervents du régionalisme, mais à travers une verité encore insoupçonnée, singulière, toujours vierge, dont le Maghreb, ses horizons fauves, ses montagnes, ses villes prolétaires, sa culture orale, les travaux des siens et leurs combats et leurs souffrances ou leurs joies ont plus ou moins révelé le secret au cours des siècles. Si la langue est autre avec ses inventions, cela ne change rien à cette vérité, à cette expression poétique dont la trame sensible. le ton, la colère, la truculence, la révolte, l'ironie, l'inquiétude même ou le goût du scandale et l'impiété et la sombre magie des mots sont des traits majeurs, combien familiers à nos cultures populaires. Et puis, assumer une langue et un langage comme vous le faites, est à la fois la preuve que vous connaissez nos pays en les situant, en les exprimant dans leur temps vécu et en vous exprimant vous-mêmes au diapason des voix de partout qui répondent ou s'identifient à leur juste véhémence.

mostefa lacheraf

Buenos Aires, le 31-8-68

Tis the times plague when madmen lead the blind.
Shakespeare

King Lear IV 1

palma

... me voici au terme de mon sommeil séculaire. Je m'ébroue et dans mon élan je récupère toutes mes sèves anciennes de palmier nain.

Je suis là. Il fait froid. Je suis là et il fait froid. Mes doigts baguettes froides. Il fait froid. Je suis là. Je suis là et je ne sais même pas si elle viendra. Il fait froid. Il fait froid. Il fait froid.

Je l'ai attendue. Il pleuvait. Elle est venue. Elle est entrée noyée dans ses cheveux. Elle se curait les dents avec une carde métallique – cure-dents, miroir et peigne – . Il pleut. Nous avons bu un café ; fumé ; nous nous sommes regardés en chiens de faïence. Puis nous avons mangé du thon à la tomate et des œufs brouillés. Bu un café ; fumé ; regardés en chien de faïence.

Il a plu pendant toute la nuit. La nuit durant elle m'a raconté sa vie d'une voix tantôt monotone tantôt enflammée espérant me changer disait-elle. Au matin il ne pleuvait plus. Elle est partie attérée par mon incapacité à lui jurer un amour éternel. Elle est partie noyée dans ses cheveux et ses larmes en labourant ses joues avec sa carde métallique.

En fait je savais bien ce qu'elle voulait, ce qui la poussait à me parler ainsi. Les femmes ont peur des grenouilles. Elle avait peur de Palma mais surtout elle en était jalouse .J'ai eu beau lui expliquer que c'était absurde elle ne voulait rien entendre. Je te veux enticr à moi disait-elle. J'essayais vainement de lui faire comprendre qu'ici chacun est pour soi et Dieu n'est pour personne...

Au matin quand la pluie a cessé elle est partie furieuse menaçant de revenir avec la police, de m'intenter un procès pour l'avoir trahie... Elle est partie. Je suis là. il fait froid. elle est venue réellement. les extrémités froides de ses mains me l'ont dit. Je suis dans un cimetière d'absence.

Je sortis à mon tour. Il ne pleuvait plus mais l'atmosphère était boueuse. Un jour-coquille-vide. Un jour-camomille. Un jour-vermifuge.

Un jour-sens-unique. Un jour entouré de fils barbelés électrifiés et rouillés. Un jour éborgné. Un jour purulent. Un jour-proxénète-chauve coiffé du chapeau de Napoléon. Un jour à contre-courant. Un jour impudique.

Les rues étaient verticales et glissantes. Les gens se rassemblaient en groupes aux coins des rues. Celui qui perdait pied était mort. Il fallait marcher par petits groupes en s'accrochant les uns aux autres pour ne pas glisser.

Ouand la pluie s'est arrêtée un brouhaha monstrueux a succédé au silence des longs jours de mauvais temps. Impossible de discerner une parole nette. Les gens parlaient pour parler. Ils pataugeaient dans un langage incertain.

Je quittai mon grenier. Je n'avais pour tout bagage qu'un lichen gris-cendre, une paire de chaussettes trouées, des lunettes noires, et

un vieux transistor.

Dans les rues les gens se groupaient par affinités. Ils allaient spontanément les uns vers les autres comme s'ils s'étaient toujours connus. Les isolès ne faisaient pas long feu ; après une glissade formidable ils s'écrasaient, morts, sur le sol. Ils étaient enlevés aussi rapidement pour ne pas gêner la circulation. Pourtant il y avait des groupes plus audacieux que les autres. Ils réussissaient à se libérer les bras qu'ils avaient longs – à rester en équilibre, et les mains en portevoix ils lançaient dans l'air opaque des cris de chacal et ils attendaient satisfaits et grave que l'écho de leurs voix leur revienne – ce qui plongeait les autres à la fois dans l'extase et l'effroi – . Ensuite ils s'applaudissaient et s'embrassaient bruyamment. Ne pouvant applaudir les autres poussaient de grands cris incompréhensibles et déchirants.

Quant à moi j'avais deviné le jeu. Ces acrobates étaient des malins : quelques uns, bien cachés, se baissaient pour leur retenir les pieds pendant quils lançaient leurs cris et se trémoussaient.

Je sortis pour participer à la fête commune. En vérité je fuyais. J'avais peur qu'Elle ne revienne avec la police. Ici l'indifférence en

amour se paie par la détention perpétuelle.

Je rasais les murs marchant de côté comme un crabe. Je prenais soin de ne pas lever le pied ce qui aurait pu m'être fatal. Je m'accrochais aux aspérités des murs et m'intégrais rapidement dans un groupe quand il venait à passer près de moi. Je progressais rapidement à mon grand étonnement et à la surprise aussi de quelques groupes qui, jaloux de mon équilibre, tentèrent de me donner la chasse. Mais du fait de leur nombre ils se perdaient en gesticulations désordonnées et en jurons terribles en me voyant les distancer. Enfin je ne sais combien cela dura ni comment je me retrouvai au grand soleil parmi les palmiers à l'endroit où vivait Palma.

J'ouvris le transistor. Au son de la musique Palma sortit de l'eau. C'était notre signal. Elle coassait de joie. Intelligente et toujours de bonne humeur elle avait compris pourquoi je partais. Plus même elle désirait me suivre. Moi je ne voulais m'encombrer de quoi que ce fût mais j'ai cédé devant tant d'insistance. Après tout c'était le seul être qui me comprenait. Elle a sauté dans ma main tendue enveloppée d'un foulard rouge – volé à je ne sais qui pendant que je traversais les rues de la ville – ; ainsi, enfant, je capturais les grenouilles pour les vendre aux Espagnols qui en mangeaient les cuisses...

Et nous sommes partis – entre temps, par précaution, je me suis délesté de mes chaussettes et surtout de mes lunettes ; on ne sait jamais pensais-je dans le cas où on aurait donné mon signalement... –

Des vapeurs d'air chaud dansaient sur le goudron caramélisé. Nous sommes partis ,elle dans la poche de ma chemise, à gauche, juste sur mon cœur et moi, marchant, sifflant et m'amusant à regarder l'empreinte de mes semelles sur le goudron surchauffé qui fondait sous les pas... Non, je n'avais pas de souliers... Le goudron tiède et moelleux me chatouillait la plante des pieds.

J'avais peut-être des souliers...

Mais c'est un détail sans grande importance car le goudron c'est MA MEMOIRE.

Je marchais donc sur-dans-ma mémoire, Palma dans la poche de ma chemise et le transistor ouvert à fond.

Je voulais une dernière fois écouter les informations. C'était l'heure des informations. Hymne national. La libre circulation est de nouveau possible. On peut désormais se déplacer sans risque de glissade mortelle. Le courrier est rétabli et les magasins ont réouvert. C'est un jour de fête mais aussi un jour de deuil puisque le nombre des morts et des blessés est considérable. Une voix d'homme alternant avec une voix de femme. S'efforcent de paraître affligés pour communiquer la liste des victimes.

J'y reconnus beaucoup des miens. Il y aura un meeting à midi sur la place de la grande mosquée. Une heure de silence sera observée à la mémoire de ces martyrs du mauvais temps. La soirée sera consacrée à des festivités de tous genres. Hymne national.

La mémoire est lâche quand il s'agit d'évoquer les morts.

Ainsi de nouveaux disparus s'ajoutent à mon cimetière.

Ne parlons pas des ancêtres. Je n'ai jamais su ce que c'est qu'un ancêtre.

Ce fut d'abord le père. Au premier cri de ma naissance il s'évanouit. Sa voix s'est perdue dans un brouillard mortel. Tant d'autres suivirent. Il ne me restait plus que la vieille grand-mère aveugle que je conduisais chaque vendredi, substitut de ses yeux, au cimetière – un cimetière accablé par le soleil et balayé par le vent. Un cimetière chétif, fatigué de naissance. Un cimetière sans frontières qui pousse

n'importe où. Un cimetière à peine à fleur de terre. Un cimetière à vous couper l'envie de mourir – j'étais l'amer mobile et provisoire dans l'océan trouble de son passé. Elle faisait vivre les lieux là où je posais le pied. Je la guidais dans sa mémoire. J'étais le fil d'ariane dans le labyrinthe de ses ténèbres. Un jour elle cessa véritablement de voir. Mes yeux mirent longtemps à s'accomoder à la lumière.

Enfin je rencontrai cette femme. Je te veux tout entier à moi à moi seule disait-elle. Mais moi j'étais occupé à compter mes tombes. Et ce fut la catastrophe. Je n'ai pas su je n'ai pas pu la retenir.

J'ai abandonné la route nationale. J'ai mis le foulard sur ma tête sur le foulard le lichen et sur le lichen Palma.

J'ai longtemps marché. J'ai vendu le transistor au marché aux puces en traversant un petit village avant de quitter la route nationale. Avec l'argent j'ai bu une bière bien fraîche et j'ai acheté des cigarettes américaines. Façon de fêter mon départ quoi.

Je marchais sous la canicule sur les sentiers de ma mémoire

avec Palma sur ma tête et en fumant des Lucky-strike.

J'ai quitté la ville et la route nationale sans ressentiment aucun. Sous le soleil j'ai marché sur une piste poudreuse. Je voulais partir le plus loin possible. Tout départ est une fuite. Je marchais et je racontais ma vie à Palma. Je voulais régler leur compte à mes souvenirs. Lui raconter ma vie de A à Z. Quand le soleil eut atteint le zénith Palma se mit à se plaindre. Elle souffrait de la chaleur. Elle poussait des gémissements rauques. Mais moi je voulais lui raconter ma vie. L'enfance parmi les lauriers et les grenadiers... l'école primaire... mes premières haines et mes premières amours... Je voulais lui raconter tous mes désastres, lui décrire dans le détail la vie de tous mes morts. Mais elle gémissait toujours en m'interrompant chaque fois aux moments les plus intéressants et les plus pathétiques. Elle gémissait toujours. Je lui expliquais que cela était vital pour moi, que je tenais à raconter ma vie pour m'en défaire une bonne fois pour toutes. Vainement. Je finis par nourrir une véritable haine contre elle. Et dans ma colère je décidai de lui faire payer très cher son incompréhension. Je formai secrètement le projet de me débarrasser d'elle.

Je l'ai donc délivrée. Du foulard et du lichen je lui ai confectionné une sorte de hamac que j'ai accroché au bout d'un bâton. Je mis le bâton sur mon épaule comme les voyageurs de jadis et repris ma route.

Au crépuscule nous longions le lit d'un oued desséché. Un vent de sable qui menaçait d'être violent commença à siffler. Je me suis arrêté.

11

J'ai retiré Palma du foulard. Je l'ai longtemps regardée hésitant à la perdre. Je l'ai serré dans ma main. Je voulais l'étrangler... j'ai serré... elle coassait de joie car elle croyait que c'était là une marque d'amitié. J'ai serré plus fort. Je la regardais. Elle se débattait et je lus dans ses yeux qu'elle avait compris mon projet assassin. je lus dans ses yeux... elle ne m'en voulait pas... mais semblait me mettre en garde contre quelque chose. Ses yeux globuleux parlaient.

Voici ce qui t'arrivera

Quand tout s'achèvera il ne te restera plus d'eau pour faire tes ablutions. Tu brandiras ton sexe au soleil et de ton sperme caniculaire naîtront les fils qui ne reconnaîtront jamais leur père. Issus du silence.

Quand tout s'achèvera tu te demanderas où tu as laissé celui - toi-même - qui te suivait plus près de toi et plus fidèle que ton ombre.

Ne t'oubliera pas seul le sirocco.

Quand tout s'achèvera tu creuseras plus profondément encore ta solitude.

Tu ne seras pas plus éternel qu'un langage de mort.

Tu compteras tes doigts tes yeux tes membres.

Tu éprouveras ta voix ton regard en toi et hors de toi-même Tu n'oublieras pas tes ongles ils auront leur mot à dire.

Quand tout s'achèvera tu réclameras le droit de te taire sans avoir jamais parlé.

Au déclic du cœur tu n'auras plus qu'à suivre le vent.

Mais préféreras-tu peut-être laisser en gage ta peau - mais soigneusement tannée - mais soigneusement pliée - ou hypothéquer ton sang.

Tu partiras avec le seul rythme de tes nerfs pourris.

Tu ne signeras pas les cadrans solaires et tu ne compteras point tes heures à l'écoulement du sablier.

Quand tout s'achèvera tu couperas toutes les amarres. Tu seras iceberg.

Tu jetteras quelquefois l'ancre dans un cauchemar.

Tu ne marcheras pas nus-pieds dans l'eau de peur de noyer tes chimères.

Enfin quant tu auras tout épuisé quand tu n'auras plus rien à perdre quand tu n'auras plus qu'un seul tour dans ton sac tu joueras ta vie aux confins du précaire...

Je serrai plus fort pour la faire taire, mais je n'ai pas eu le courage de l'achever. J'ai fermé les yeux et je l'ai lancée au loin de toutes mes forces et je suis parti en courant. Après tout elle seule avait essayé de me comprendre...

Je voulais lui raconter ma vie. Elle gémissait. Je voulais m'en débarrasser une bonne fois pour toutes. Elle gémissait toujours. Je

l'ai serrée palpitante dans ma main. Ses yeux enflés ressortaient encore plus. Elle coassait heureuse mais moi je voulais l'étouffer. Je l'ai enveloppée dans le foulard. J'ai fermé les yeux et je l'ai projetée au loin et je suis parti en courant.

Je poursuivis mon chemin seul, avec mon lichen. Il poussait sur la pierre unique de la maison paternelle construite en toub mordoré si chaude l'été et si froide l'hiver tout près de la route nationale étincelante sous le soleil d'un éternel juillet. Il tapissait presque toute la pierre gris-pâle en ses enchevêtrements arachnéens. Cerveau desséché recroquevillé sur son histoire.

Mais l'odeur de Palma me suivait toujours. Tu partiras avec le seul rythme de tes nerfs pourris. Tu jetteras quelquefois l'ancre dans un cauchemar. C'était le lichen qui recelait encore sa présence. A son

tour je le balançai.

Fini. Il fait nuit. Le vent de sable souffle de plus belle. Je suis donc seul ? Vraiment seul ?

Mes nerfs mon cœur mes neurones

désastre prochain.

affolés

QUE FAIRE ? où est le centre où est le pourquoi de l'interrogation faut-il se retrancher dans ses ongles renier sa peau rester sourd au rythme du sang tenter une crucifixion qui n'a pas de sens s'exposer à toutes les fournaises tracer une bonne fois pour toutes une croix - une vraie - sur soi pour renaître peut-être de ses propres cendres mort absurde ou encore faut-il poisson égaré se laisser prendre dans le filet de mots morts amen à toute échappatoire je hais ceux qui savent où ils vont

moi une épithète peut me faire changer de but. Un tremblement de la racine de mes cheveux me prévient d'un

Il fait nuit. Le vent redouble de force. Au déclic du cœur tu n'auras plus qu'à suivre le vent. Je ne dormirai pas je ne dormirai plus. J'arrête là ma fuite. Je reviendrai sur mes pas. Je retournerai là-bas. Là-bas il y a tout à refaire. Je ne sais pas... refaire la géométrie des rues, redresser le soleil pour prévenir toute éclipse, créer un comité pour la défense des chiens errants, établir une constitution

pour les oiseaux. Enfin tout est à refaire. Je reviendrai sur mes pas. Sur mon passage je mobiliserai toute une faune fraternelle. Je lui apprendrai le vrai langage. Le langage de la razzia. Nous sèmerons dans les têtes et les cœurs un seul mot. Le mot essentiel. Une faune fraternelle. Les sauterelles, les mites, les rats... Rien de tel pour remettre sur pied un pays qui chancelle. Sans oublier les maréchaux-ferrants leur rôle est considérable. Les acrobates maladroits — entre autres — leur seront confiés. Ils pourront remanier les neurones aux uns — en somme leur ferrer le cerveau —; assurer une meilleure agilité aux orteils des autres; à d'autres encore consolider les articulations. Je ne sais pas, tout est à refaire.

Je rebrousserai chemin plein d'une violence lucide et froide et déjà je ris à grands éclats de la tête qu'ils feront en me voyant revenir avec ma faune.

Je ne dormirai plus. L'insomnie terrain des clartés seule pourra m'aider à crever l'obstacle des monstres. Juste le temps de faire le bilan, juste le temps de retraverser la silice brûlante jusqu'à la source de ma préhistoire nourricière afin d'en renaître entièrement nouveau, et je rebrousserai chemin. Juste le temps de mettre au point la topographie de ma mémoire future...

déplacements

qu'avais-je dit qui n'était pas subversion d'une écriture étiolée femme sans cesse reprise à son sexe défendant dans un rituel carnassier entre tous celui de mains conquérantes

sur des villes désertées

certains braves surenchérirent au-delà de toutes proportions

ce fut dit-on un jeu d'enfants adultes où le refus devenait subtilité quelque peu voyante

il fallait épuiser les ressources d'une mendicité
et découvrir une raison à ce renforcement des mesures d'exception
où demeurait comme un relent de nuits
ou de navires déventrés
cette odeur d'une terre labourée

il y eut cet affreux rire de bêtes prises de démence et une multitude d'orages pour un dilemme sans solution

alors
commença un long voyage onirique
vers les couches superposées d'un limon où nous retrouvions
sans cesse les nécropoles de tous ces êtres chers
et mal enterrés

et là très longtemps encore j'ai hésité
pour une raison fort imprécise
qui me reviendrait n'était cette habitude d'amnésie
quotidiennement suscitée
comme annulation d'une mort houleuse au-delà de laquelle
rien ne subsistait que cette vague impression
d'un gel euphorisant

il aurait sans doute suffi d'une fermeté à la mesure de notre désespoir héréditaire

un terrassement ébrêche l'unique sol sur lequel il aurait été de bonne augure d'édifier pour une descendance remarquable un logis

qui puisse sans fin inspirer la haine du confort et l'attachement sans ostentation aux femmes les plus communes

> mais maintenant plus rien que cette indifférence aux nuances délicates des changements de saisons et toujours

aussi déficiente cette mémoire pour repérer l'étrange manège d'un paysage soudé aux étoiles

revenant indéfiniment comme une lecture laborieuse qui troublait tant nos plus illustres compagnes

un vent nous habitait sans doute depuis les premiers jours

et s'il fut un seul mérite à nos pérégrinations c'était indéniablement cette absence de traces non point voulue mais comme naturelle qui faisait douter de nos déplacements dont il n'existe pas de chroniques en dehors de quelques traditions orales aux chronologies irréelles

Colloque restreint pour un trottoir adressé bénévolement et impérativement au Grand Colloque du luxueux Club des Pins " statuant l'avenir " de notre culture populaire...

pour un dialogue ouvert...

succinctement.

DROIT de naître en ayant conscience d'avoir écrit entre deux eaux, l'expérience d'un homme remettant sans cesse en question la conciliation tentée

DROIT d'affirmer nos exigences, et, par une prise de position réfléchie à l'égard de celles-ci, préparer nos armes en vue de la controverse certaine

DROIT de tenter à ciel ouvert une utilisation de la langue provisoirement imposée dans un but authentiquement progressiste, conscients que l'œuvre, si elle doit être consacrée aujourd'hui, ne restera pour les générations à venir qu'une manifestation concrète des luttes nécessaires en leur temps en vue de préparer des ouvertures plus rationnelles

DROIT en cette époque de transition de reconnaître sans vergogne que cette langue rassemble autour d'elle une audience que nos différents dialectes n'atteignent pas – étant plus des facteurs de séparatisme linguistique et « régionaliste » qu'un facteur de regroupement effectif

DROIT de prendre le relai, conscients que notre parole sera submergée demain par ceux-là même à qui nous aurons apporté un langage rénové – moins au niveau de l'écriture, le contenant étant toujours basé sur les exigences esthétiques favorables à la langue étrangère utilisée, qu'au niveau du contenu, les thèmes développés nous appartenant en propre – car notre aspiration légitime est de soumettre la langue française aux seules exigences, non pas de nos intellectuels éclairés à l'aise dans leurs mots châtiés, mais bien à celles de nos ouvriers et paysans, à leurs enfants qui connaissent la vraie valeur du mot simple et quotidien - celui qui réclame, qui quémande, qui mendie - ce CRI qui se dispense de toute phrase. Pour un poème ouvert dont nous tenterons de plier l'esthétique aux lois rythmiques de notre langue populaire parlée et chantée, aux lois sémantiques de nos dialectes dont nous reforgerons la richesse en en recherchant les images originales, en les réinventant tout en acceptant le stade laborieux de la traduction la plus fidèle possible. Pour un poème-suicide véhiculant lui-même ses germes empoisonnés et mortels, diront certains. NON. Plutôt pour un poème contre-poison. Car dans ce périlleux compromis qu'est le bilinguisme, la victoire est à ceux qui viendront dans quelques décades sans avoir vécu notre déchirement - déchirement dont ils prendront connaissance par notre témoignage et par diverses autres sources d'information. Surtout que notre témoignage ne soit pas le reflet de digressions par trop individualistes mais qu'il s'inscrive dans une lutte commune pour une libération et une indépendance culturelles. Peut-être qu'à ce prix il s'inscrira dans un contexte plus universel, celui de la lutte pour la désaliénation de l'homme triomphant de toutes les forces contraignantes.

DROIT de laisser à ceux qui ont choisi le pourrissement certain en dépensant leur énergie dans une recherche esthétique pure, le soin de se condamner eux-mêmes

SOUFFLES

⁽¹⁾ Le manifeste que nous présentons ici a été rédigé et distribué par quatre jeunes poètes algériens, en marge du Colloque Culturel National qui s'est tenu à Alger en mai dernier.

Nous avons jugé nécessaire de publier ce texte, dans la mesure où il situe les préoccupations d'un groupe, une certaine tendance de la jeune poésie algérienne d'expression française.

DROIT de prouver le tort et de condamner ceux qui, par opportunisme béat et par démagogie facile, prostituent le mot POESIE dans leurs divagations malsaines

DROIT de donner vie au poème-tract s'il s'avère nécessaire aujourd'hui et pourvu qu'il suscite la contestation. L'Histoire saura le prendre en charge ou l'ianorer

DROIT de laisser à ceux qui tentent une adéquation totale entre engagement et esthétique, la possibilité de dévoiler leurs travaux devant une CRITIQUE CONVAINCANTE ET LUCIDE

DROIT D'EFFECTUER NOTRE RECONVERSION DEVANT TOUS car en nous critiquant ils seront contraints de faire leur propre auto-critique. Nos problèmes sont les leurs et pour nous, écrire n'est qu'un moyen en vue d'apporter notre humble contribution à l'établissement d'une authentique culture populaire et non populiste

De front nous voulons construire des écoles, alphabétiser, mener à bien notre chant. Le seul véritable, celui qui ne nous appartiendra plus exclusivement, car il sera le lieu de rencontre de tous

DROIT d'affirmer notre désir de ne plus être notre seul juge et de s'entendre dire « NON » par autrui pourvu que cela soit fondé, de se voir rejeter si cela est salutaire. Nous ne démissionnerons s'il est nécessaire qu'après avoir été confrontés devant tous

Ces textes témoignent d'une existence encore embryonnaire. On peut naître prématuré et mourir par asphyxie sous les pressions du monde ambiant déjà en place. La naissance peut être tumultueuse; on peut aussi naître mort. Celui qui ASSISTERA « l'écrivant » par la lecture réfléchie de ces textes, des textes à venir, fera Son Diagnostic. Quand sera donnée la possibilité de regrouper tous ces diagnostics, l'heure du constat, de la contestation, du renvoi ou de l'admission sonnera.

QUE LES INTELLECTUELS S'EXCITENT QUE LES « CLASSES » JUGENT MAIS QUE SEUL LE PEUPLE DECIDE

Très humblement « comme il ne se devrait plus »

NOUS

bey. laghouati. sebti. touati.

tréponémose

pourpre pourpre haïe haïe et demain demain ne viendra jamais mais pam pan ma mémoire tu es sotte tu sautes au-delà des barricades que l'aurore croit bien dresser et toi chair pourrie meurtrie que la nuit n'embrassera plus jamais mais comme tu es douce et calme à la fin gloire donc au meurtre qui nettoie gloire à moi à toi pourpre pourpre mémoire qui coule mémoire qui chatouille cette chair trouée de mille plaintes refoulées mémoire parfaite des jours imparfaits.

blottie mollement

tu étais contre le diaphragme pleurétique et scrupuleux de ton lit en veilleuse fumée les gens passaient tu regardais les gens passer à l'extérieur de ton alvéole infectueuse tu chatouillais tes fesses avec des griffes en stries ocres et puantes tu n'étais pas belle un soleil perdu dans un ciel abcédaire tapait circulairement sur les bronches de ton quartier aux encens vaporeux aux crachats purulents aux cris autrophoniques haïe ils résistaient malgré tout malgré tout cela l'occipital résistait merveilleusement par instinct ils passaient par instinct ils s'arrêtaient par instinct quel bon dieu les avait si diaboliquement séduit réduit à une respiration accélérée et un battement de cœur inouï saccadé fracassant les otites les croups et les sinusites allergiques dans le couloir glacial et pharmaceutique d'un hôpital populaire unique et poussiéreux condamné gouvernementalement à une mission humaine et aux plaies farcies

on vous a nommé là-bas vous devez y aller tout de suite et faire plus que votre possible pour guérir les gens qui y sont s'ils sont encore en vie oh oui bien sûr on vous donnera tout ce qu'il vous faut on

vous donnera même un tableau d'honneur

et c'était un vrai tableau d'horreurs haie haie un soleil tapait mon dieu bon dieu un palmier sur les toits qu'on voit solitaire parmi les vies caduques dorlotait solennellement ses écailles indécentes et téméraires les toits n'étaient plus qu'un rêve rongé par les taupes et les dunes et les dunes se fiaient à une obscénité indicible que les loups contemplaient en hurlant cocorico ils te contemplaient ils s'arrêtaient d'un coup sec et machinal ils brisaient la glace muqueuse de ta vitrine lasse et rouillée quelques vagues virus bien gentils manifestaient leur

19

mécontentement furieux mais déjà les squelettes en loques se disputaient à l'entrée se ruaient se giflaient déjà ils te lançaient en chœur comme à un médecin troublé par sa sueur nauséabonde que les rats n'ont pas léchée depuis neuf jours et quatre nuits ils te lançaient démoniaquement comme à un bon dieu

bonjour chouchou comment va ta blessure

saigne toujours et c'est pas cher

pourpre pourpre mémoire sotte ne va pas très loin car très loin il y a des marécages et des moustiques savants il y a des gisants de flux et de reflux il y a des tripes de loups haïe mémoire coule sur l'aurore qui ruisselle sur nos corps mon corps et son corps tous les deux flétris par le passé

tu n'avais pas honte

tu n'étais pas belle tes lèvres gercées me suffocaient le khol qui pendait à tes cils me suffocait ta gaine arrachée aux yeux des amorphes me suffocait je n'osais omettre le remplissage de mes yeux par la sérosité rougeâtre de ta volupté sexuelle haïe je disais haïe le malade ne peut jamais ne pas gémir et je gémissais jusqu'à la nausée de mes orteils au beurre noir sans être malade je me croyais ainsi la raison le bon goût et le bon sens te regarder te regarder encore toi alors que haïe le tranchant de l'aurore me fait haïe je regarde ma langue couler devant mes narines comme une écriture qui se meurt sans points ni virgules sous l'abcès de notre soleil enfoui sans la solitude de notre palmier sans les gisants de nos jours carboniques on ne pouvait guère observer que dis-je prévoir ce bon goût ce bon sens cette sauce de raison mémoire tu me tues c'est comme la dissection d'un rectum

gloire gloire

je n'étais pas de ces infirmes que tu soignais à tous moments la nuit

il y avait toujours des étoiles dans les tripes chaotiques du ciel avortant les grillons gémissaient fidèlement harmonieusement avec les valili va ini éprouvant un plaisir d'hémorragie faisant l'appel furtif devant la salle d'opération dépourvue du moindre couteau pour enfoncer les plaies qui jacassaient perpétuellement la lune était d'une humeur jaune d'œuf elle coulait sur les dunes qui se chatouillaient les prostates je regardais derrière ma fenêtre et j'attendais leur arrivée timides ils l'étaient mais ils se déshabillaient pour ne pas me payer les ordonnances ils te payaient toujours tu riais tu disais qu'ils venaient te voir dans ta boutique concave je ne pouvais point les chasser car moi pauvre inertie je n'étais qu'un pauvre médecin alors que toi pauvre inertie tu étais la prostitution gélatineuse au chocolat non glacé ils venaient par quatre et par seize ils venaient vipères aux poings et qu'est-ce qu'un homme qui ne se meurtrit pas de vices de rages et d'alcools trois bases antibiotiques bien nourrissantes qui ne cesseraient de faire de nous le parfait modèle de l'existence car on ne se plait totalement que dans la marche effrénée et torrentielle vers le calme océan où l'on végète tel qu'une alque que les morsures des requins ne blessent plus jamais autant te lécher l'aisselle et te chuchoter autant faire la queue autant se gratter les cuisses autant te demander

bonjour chouchou comment va ta blessure

saigne toujours et c'est pas cher

pourpre pourpre éclats de pourpre entre mes cils aimantés et demain demain et déjà la rosée nitrique nous purifie de mon crime et toi mémoire agile et frivole faut-il que je t'attache aux battements de l'aorte qui glisse sous la fine membrane du silence haïe haïe ha ha

je riais

chaque fois qu'un omar ou un jilani se mariait chaque fois que l'un d'eux se réservait un tas de chair et d'os un tas qui était toujours jaloux rongé par l'hypocondrie pétrifiée pauvres femelles qui se mordaient le mamelon sur un lit d'insomnie alors que toi tu possédais tous les glands oh quelle vérité indicible oh quelle vérité il semblait que tu perdais tes clients garce mais erreur erreur ils revenaient ils attendaient tout gentiment tout fidèlement tout lividement vipères aux poings ils se déshabillaient je chuchotais pouf je disais pouf derrière ma fenètre je crachais du fond de la vésicule et ils faisaient de même ils me torturaient les côtes fatigue générale on m'avait ordonné cela examiner tout simplement les malades dire tout simplement fatigue générale rédiger tout simplement les ordonnances recommander tout simplement repos général haïe mes fesses brûlaient sur une même chaise et le carnaval se poursuivait sur mes rétines

le soir

il me tombait sur la tête entre les pariétaux et je pouvais alors ramasser sur le seuil de l'hôpital quelques crachats en effervescence qui disaient charlatan charlatan ces pauvres petits que j'aimais que diable vient faire l'amour dans un cas d'hémorragie l'hémorragie c'est la joie de ne plus vivre c'est la synthèse de la vie et de la mort qui s'embrassent continuellement dans une tumeur de regrets ça pulule et ça tue ça se gonfle ça se gonfle et puis chplaq le bouchon partit tout gueux tout charogne et salut au vin qui coula sur nos crânes vrombissant qui usa notre éveil qui nous entraîna parmi les loups sur les dunes muettes

cette nuit

personne n'est venu te trouver personne n'est venu se plaindre à toi personne ce fut le début de notre paralysie je leur ai offert des bouteilles et des bouteilles toi ou moi au fond c'était la même migraine c'était toi ou moi c'était deux prostitutions l'une gratuite et l'autre c'était toi ce fut moi qui leur dis

buvez bonnes gens je vous aime je vous offre le sang de mes blessures gratuitement buvez et que vive l'asphyxie épileptique que

le vent de la nuit inspire aux étoiles

hourrah

notre palmier se dressait comme un tréponémène et les toits se décomposaient en une infinité de fongus la lune n'était plus qu'une nausée les loups se rassemblaient autour de notre feu pâle et ammoniaqué nous ne nous regardions plus le verre se brisait dans l'œsophage et les quelques degrés tourbillonnaient déjà attaquaient les prostates humectaient la langue les amygdales la luette et le point aveugle et de nouveau ce fut la queue devant ta vitrine ce fut un bourdonnement feutré

j'ai eu faim

21

j'ai invité les loups à partager mon chancellement ils se sont endormis dans mes bras ma tête a glissé et je ne sentais plus rien sous ma joue droite je ne sentais qu'un doux duvet qui se baignait dans les sels de mes larmes qui me chatouillait l'os molaire.

debout impuissant

debout mais je ne pouvais pas bailler il était là planté devant moi comme une seringue les cils de l'inspecteur ne m'ont jamais inspiré une guérison

j'ai examiné tout le village pour te localiser j'ai disséqué tous les cafés toutes les maisons

et le bordel

le bordel que veux-tu dire malappris

rien monsieur l'inspecteur sauf que je ne puis plus être ailleurs haïe haïe il me fallait des chaînes des bandages je ne pouvais plus marcher je sentais mon sternum haché mon bassin comme un ballon dirigeable

que voulez-vous monsieur l'inspecteur voir où vous en êtes dans votre travail

quel travail

vous avez été nommé médecin et non pas barman de loups les loups ramassèrent les bouteilles et se dirigèrent vers la nuit la nuit n'avait pas d'horizon l'horizon était dans ce couteau enfoncé dans ma poche

monsieur l'inspecteur vous m'emmerdez, il n'y a pas de médecin

dans ce village il n'y a qu'une prostituée et une seule

vous êtes un cas difficile qui m'échappe

et quel cas

je ferai mon rapport monsieur

monsieur je vous en prie et faites-le le plus vite possible j'ai envie de voir l'aurore et je vous offre le matériel que vous ne m'avez jamais envoyé et les médicaments et les pilules et les crottes de chèvres je démissionne vous m'avez envoyé à la mort j'en suis mort moi-même

mais il y a un hôpital

et un bordel les gens devaient choisir entre la vie et la mort

après tout c'est la même migraine

les hiboux gémissaient les grillons accordaient les étoiles galopaient les vents fouettaient les flammes se sont calmées les loups n'étaient plus là les dunes ont repris leur remous l'inspecteur me dit d'un ton acerbe

vous aurez de mes nouvelles

les toîts étaient dans un pétrin hideux mes pas se précipitaient sur le sable mou et humide l'air était poisseux une odeur de charogne les loups ont crevé dans les marécages derrière les dunes et le virus courait dans la nuit comme je courais vers toi tu regardais les gens à l'extérieur de ton alvéole infectueuse tu n'étais pas belle et les gens étaient dans une paralysie générale progressive la femme d'omar était venue chercher son pauvre mari les autres femmes ne sortaient plus je suis entré tu n'étais pas belle malgré tout

bonjour chouchou comment va ta blessure qu'est-ce que tu veux le toubib coucher avec toi faire l'amour et puis nous suicider n'est-ce pas que c'est logique

mais

mais je suis comme toi tu es comme moi nous sommes tous les deux missionnaires

notre mission est de vivre pour mourir puisqu'après tout les loups sont morts puisqu'après tout on ne peut plus rien pour la vie

tu es malade je suis médecin

c'est pas sérieux

c'est sérieux faisons l'amour amour pour amour autant mourir avec les autres alors

faisons

l'amour

haie

22

pourpre pourpre aurore qui brûle tu vivras sans moi tu vivras sans nous et toi mémoire reviens car je m'en vais au-delà des dunes au-delà des marécages dans le flux et le reflux d'une hémorragie un jour j'ai disséqué avec mon couteau une souris blanche qui n'était pas belle pour rire il y avait dedans une hémorragie et du sang et des chancres un vrai torrent de tumeur et les lèvres de la blessure se refermèrent sur mon couteau à jamais et toi pourpre pourpre qui me surprends dans mon immobilité je ne te fais pas signe de cette main qui glisse sous le silence car cette main ne verra pas le soleil qui se lèvera sur les marécages juste au-dessus des mamelons de mon amie la prostitution car cette main haïe haïe ne verra pas demain et demain demain il n'y aura pas plus de prostitutions il n'y aura plus de palmier solitaire

la vengeance par les "goldens"

Faut bien en convenir : une enseigne plus calamiteuse, plus infectieuse, plus vicelarde, ça vous emboutit pas à tous les coins de rue.

"Le Saint Jacques » qu'il se faisait appeler cet enfoiré de restaurant. C'était le culot maximum, le mensonge d'altitude. L'Homme aux

Mille Visages quoi ! La fausseté, l'impudence.

Jugez plutôt : l'odeur qui s'en dégageait n'était pas celle, iodee et, somme toute, relativement innocente, des coquillages ou des fruits de mer. Il faisait dans le steak au poivre, l'omelette au gruyère, les paellas onctueuses, le coq au vin, les civets de lièvre, tout ce qui embaume et s'exhale à vous damner le tube digestif le plus blasé. La grande tambouille, autrement dit. A s'en foutre plein le lampion ! Saint Jacques de mes burnes ! Râclure, pestilence, sables mouvants, traître infâme, zigomar sodomique, fourvoyeur de tripes — ah ! mocheté parfaite.

Moi, j'en avais salement marre de ses entourloupes de dégueulasse

à ce faux jeton d'usine à bouffe.

Pour être sincère, j'en avais par-dessus les tifs de supporter ses facéties parfumées chaque fois que je devais passer devant pour aller au bureau d'embauche – la porte à côté – à la recherche d'un turbin vachement rare... surtout pour un macaque comme moi. « Ah! vous êtes étranger, nous regrettons monsieur... », vieille gorgone née de l'accouplement d'un serpent à sonnettes et d'une tarentule.

A chaque fois que j'essuyais le sempiternel refus plus glacé que la calotte polaire, je retournais à la blafarde lueur de la rue. Je m'arrêtais devant la porte du resto et reluquais les nappes rouges et blanches, les beaux couverts, les clients agglutinés en groupes parlotteurs et bavocheurs dans l'attente de la boustifaille. Oui, je reluquais avec frénésie. C'était du vice. Je détaillais mes tourments. Dans mon ventre, se jouait la symphonie des « Tord-boyaux ». Mais je canais pas. Je faisais face à la tempête de mes déglutitions. Ma parole, je tournais stoique.

Même que, de temps en temps, histoire de me changer les idées, je risquais un œil libido sur les miches ondoyeuses d'une servante, sur ses nénés à tête chercheuse. Une somptueuse hétaire, une intense furie...

Tout ça, c'était bien beau, mais ça m'avançait que dalle. Les nanas, à la rigueur, ça peut se remplacer. On se taquine gentillement dans ses draps. On joue, en solo, le grand air de « en veux-tu, en voilà ».

Et le tour est joué. Ca soulage.

Mais l'estomac, lui, comprend pas la rigolade. C'est un tyrannique. Pas de chichis avec lui, pas de tour de passe-passe. Il veut du solide. Rubis sur l'ongle, c'est sa devise. Service-service, camarade après. Voilà comment qu'il est le sourcilleux dégluteur. Il souffre aucune badinerie.

> Trois jours pleins, il a duré mon supplice. Sisyphe, à côté, c'était du bidon. Pour lui, ce miteux, c'était une affaire de muscle. Pour moi, c'était autre chose et de plus salement sérieux. Avec la salive, faut pas déconner, faut faire gaffe. Il fallait vraiment se magner, réagir. Ca pouvait plus durer comme ça, que je me tarabustais à longueur de journée. Soudain ce fut l'étincelle. Il eut un crépitement : le branle-bas de combat de mes cellules grises. Je tenais ma vengeance.

C'était au bout de la rue, qu'elle nichait la fruitière. Une sale tronche, avec une paire de bacchantes - des vraies, pas des ombres - à vous ficeler un taureau. Enfin, les fruits étaient plus regardables. Je biglais furieusement vers les pommes. J'aurais préféré les rouges mais je dus me contenter des « goldens ». Rapport au flouze. Les secondes coûtaient chouia moins cher. Oh! la différence était pas énorme, mais pour mézigue c'était pas du nougat.

A la guerre, comme à la guerre, faut pas faire le difficile. Faut

comprendre.

Mon paquet de goldens sous le bras, je m'élançais bravement au trimard. Une bouchée, j'en ai fait de ces goldens. J'avalais de travers, je m'étouffais mais j'y allais ferme. Ah ça, pour les dévorer, je me montrais pas fainéasse. Mes mandibules se trémoussaient. Une vraie polka de cannibales féroces.

A la fin de la curée, mon estomac, cet affreux goulu, ronronnait d'aise

dans mon bide alourdi.

Je pensais même qu'il s'était offert une cavité en or. Rapport au nom english des pommes.

En un mot, j'étais paré. Je pouvais y aller de mon petit défi, de ma

vicieuse vengeance.

Je m'avance à pas fermes vers les odeurs suaves. Je me plante carrément devant la porte de ce sapajou de restaurant, de ce fielleux tourmenteur, de cet ignoble flambeur, de ce dégoûtant allumeur. Oui, monsieur, en plein milieu de la lourde ouverte, je me plante.

Et je hume à pleines forges les effluves dangereuses. Taut et tant que les trous de mon pif commencent à ressembler à des bouches de

Le premier choc passé, je ressens plus rien. Une vraie peau de bique. Un cadavre surcongelé.

« Baudruche crevée que je crie à la face de l'Ignoble. Tu peux te les mettre, tes tentations perfides, tes ragougnasses dégoûtantes, ta carne suintante. Va te rhabiller, eh patate, chiffe molle, tordu... » que je

continue, aimable, pendant que je me prélasse comme une gonzesse, que je batifolle sur le macadam. Les clients apeurés me regardent d'un sale œil. Il est temps de prendre la tangente, des fois qu'un petit con voudrait appeler les bourres.

Manquerait plus que ça que j'aie des ennuis avec ces ploucs !

Après un dernier reniflage vengeur bien tassé, je me suis carapaté en douce. Je rigolais dans ma barbe et j'étais pas peu fier tout le temps que j'ai continué à marcher.

Y avait de quoi. Ma vengeance était dans la poche. Le temps d'un reniflage, j'avais fait la nique à la société de consommation, comme ils la nomment. Eh oui, monsieur, la nique à cette peau de vache. Même que c'était pas la porte à côté.

Faut le faire, mon lascar!

25

atlantes 4

à paraître

villes

de malek alloula

histoire d'un bon dieu

Le Bon Dieu se tenait contre une colonne de bois de cèdre qui étayait depuis des temps lointains le plafond de cette taverne où j'avais coutume de me rendre pour remplir, comme tout homme qui veut jouir malgré le temps et les bourrasques, ma triste petite vie. Il léchait un mégot jaune qu'il avait allumé et éteint pas mal de fois. Il portait des guenilles goudronnées et un turban très très blanc. C'est, me dit-il, la seule chose qui m'appartient vraiment ; la seule chose que je lave tous les matins à la fontaine publique ; heureusement que j'avais ordonné à mes sbires de placer des fontaines un peu partout. Le Bon Dieu sentait l'urine, l'alcool à brûler et le kif. Il dégageait un relent à la fois spirituel et putréfiant. Je ne parvenais que trop mal à endosser ce manteau d'odeurs, mais chaque mot qu'il prononçait me rendait le souffle. Le Bon Dieu hantait les bas-fonds de la ville et n'aimait pas montrer son nez ailleurs. La ville elle-même était très curieuse. Elle était divisée des l'origine en plusieurs quartiers différents. Jadis, le Bon Dieu s'était fait bâtir pour ses besoins personnels un quartier où personne, hormis ses proches, ne pouvait se promener sans se sentir traqué. Le Bon Dieu entretenait alors une police très avisée et quelques centaines de chiens gros et gras qu'il avait lui-même dressés à l'instar des cerbères mythologiques. Ces chiens étaient en perpétuelle liberté. Ils se nourrissaient d'avortons, de vieillards, et parfois même de jeunes gens incapables de se défendre. Le portrait du Bon Dieu était partout placardé et les très respectables sujets de sa couronne pouvaient aisément l'aborder soit dans leurs rêves, soit dans la rue et lui baiser le front, le pubis et les orteils. En guise de réponse, le Bon Dieu souriait et partait d'un rire qui secouait à merveille les bâtisses des quartiers pauvres et décrépits. Il avait honte de voir qu'il était considéré comme un nouvel hercule et il s'en méfiait. Mais tant que ça peut durer ça va, se disait-il. Il battait et faisait battre jusqu'au sang les mégères qui brodaient sur son compte des anecdotes et des poèmes louangeurs. Car, vous répondaitil, c'est l'une des causes pour lesquelles j'en suis arrivé là, et c'est pourquoi je ne veux plus qu'on me chante n'importe comment ; je

paie des poètes bien éclairés pour ca. J'ai connu le Bon Dieu dans ses meilleurs moments. Il m'avait paru étrangement seul, en dépit de ses offices, de ses gardes, de ses richesses. Je le lui avais expliqué et il semblait me comprendre. Mais la plupart du temps, il faisait grise mine et me demandait d'effectuer à sa place quelques arrangements que sa situation d'omnipotence absolue ne lui permettait pas. Je passais aux yeux de ses sujets pour un maquereau habile et un homme d'affaires très astucieux. Les gens venaient à moi par milliers. Je rapportais au Bon Dieu, dont j'étais devenu le meilleur et le plus digne conseiller, tout ce qui se mijotait dans la ville. Si je viens à disparaître, me confia-t-il à l'oreille au cours d'une assemblée nocturne à laquelle assistaient ses chiens et ses policiers, c'est toi qui prendras ma place. Je n'ai confiance en personne d'autre. Les gens que tu vois ici sont des bâtons rompus. Ils ne produisent plus aucune espèce de son. Tu t'en serviras donc pour toi-même. Mais j'ai bien peur que tu ne t'en tires pas aussi bien que moi. Mais tu pourras, vu ton intelligence, avoir raison de cette racaille. Car ce n'est pas la gloire qu'il nous faut à nous autres, nous n'en avons que faire. Nous sommes au-dessus de tout ça ; ce qu'il nous faut, ce qui nous importe le plus, c'est d'écraser méthodiquement et sans aucun intérêt ces têtes, comme des figues tombées sur le chemin. Si on jure par ton nom, si on le confond avec mes prophètes, tu feras cuire les deux testicules du coupable, tu flagelleras les mégères sur la poitrine. J'ai dans un tiroir de mon bureau un répertoire complet des récidivistes, y compris le nom et l'adresse des commères et des croquemorts. Tu n'as pas besoin d'hôpitaux, ni d'ambulances, mais d'ânes, élève le plus grand nombre d'ânes, tu en auras besoin. Et tâche de faire en sorte que les gens meurent assez rapidement pour être remplacés par des ânes. Les temps peuvent s'enrouler vite, retourner à l'état initial de la pelote. Avant de voir venir ta mort en pelote, tu feras mieux de comprendre pourquoi tu t'appelleras le Bon Dieu. Je ne vais certainement pas mourir, je demeurerai, j'ai toujours demeuré, je ne me rappelle pas qu'un certain jour il m'ait été donné de naître, je suis perpétuellement comme tu me vois, solide, important et maître absolu des choscs et des ruines; je n'avancerai pas, nous ne sommes pas dans une administration quoique j'aie nommé quelques hommes dignes d'être mes porte-parole. Mais ce qui arrivera, ce qui va sûrement arriver, ce qui est déjà arrivé, c'est que je suis déjà amené par je ne sais quelle transmutation profonde à ne plus désirer quoi que ce soit. Tu t'installeras donc sur ma gloire et tu obligeras les autres à subir ton image à la place de la mienne. J'en ai assez ! Le Bon Dieu renonça comme prévu à sa propre continuité. Il partit un beau matin sans que personne ne s'en aperçût. En même temps, je m'épatai sur son trône en insistant sur le fait qu'il me l'avait légué verbalement ; mais je finis par me rendre compte que je n'étais pas assis sur un trône, il n'y en avait pas, mais sur un ramassis de mensonges et de complots qui s'étaient ourdis autour de moi.

Le Bon Dieu ne travaillait plus. Il passait le plus clair de son temps à faire les poubelles. Certes, il réussissait à écouler par-ci par-là les vieux objets qu'il récoltait. Il était devenu grisonnant, maigre et sale. Toute la saleté du monde s'était abattue sur ses épaules. Je l'ai voulu, me dit-il. Je l'invitai à boire à la santé de notre décrépitude. Il refusa. Par contre, il avait des vues assez larges depuis qu'il était passé par la dèche. Il voulait reprendre les choses en mains. Il s'était mis dans la tête qu'en criant qui il était sur les places publiques, il pourrait convaincre les gens et s'instituer Bon Dieu une seconde fois. Je lui fis comprendre qu'il avait perdu son omnipotence. Il me rétorqua qu'il l'avait certainement perdue et qu'il lui était encore possible de la récupérer. Il ne pouvait pas trimbaler ses dossiers partout où il allait, ils les aurait sûrement égarés au cours de ses longues clocharderies. Il me pria de l'aider à mettre de l'ordre dans ses pensées. Non, non, je suis devenu poète depuis ton départ ; je ne veux plus entendre parler d'un règne quel qu'il soit. C'est à ce moment-là qu'il me montra qu'il était poète lui aussi. Il sortit de la poche de son lourd manteau un paquet de feuilles grises sur lesquelles il avait transcrit le poème de sa vie. Je pris le manuscrit, en le félicitant. Le Bon Dieu n'avait jamais rien fait de mieux. Pendant que j'y jetais un coup d'œil, il disparut. Qu'à cela ne tienne ! Il est hors de vue, mais nous lirons ensemble ce fameux écrit.

Par moi-même et par ceux qui ne croient plus en moi ; par le typhus, les migraines, les ictères, les bosses, les neurasthénies, les coliques, le délirium-tremens, la peur que je leur inspirais, les désillusions, les guerres serviles, les maîtres-chanteurs, les commères, les caméléons, les phosphates que je n'arrivais pas souvent à écouler sur le marché, les émeutes, les poussières de mes comètes d'idées absurdes, les étages un par un jusque dans mes fosses immobiles, les grands pans d'immeubles repeints au cours de ma légende, je commence mon histoire notoire sans rien omettre qui fasse éloigner le but de mon écriture. Mais s'il est un but auquel j'aspire, je n'y atteindrai pas. Ce but est ni plus ni moins ce qui me semble définir le moi aigri, ravagé par ma conduite antérieure. Que je sois maudit si mon histoire reste incomplète. Je l'aurai voulu, j'aurai décidé d'en faire un fardeau pour four crématoire. Je ne sais plus tuer comme avant. Avant, j'arrachais leurs dents à mes chiens et je me les faisais placer sur les miennes en vue de mordre plus cruellement. J'ai perdu mes dents, je les ai crachées un soir dans le ruisseau. Il n'est plus possible pour moi ni pour quiconque n'a pas les mêmes dents de récupérer les choses perdues. Cependant, j'ai encore une assez grande confiance en moi. Mais ce n'est pas le véritable objet de cet écrit, il n'est pas question d'intercéder auprès de qui le veut, car je ne réclame rien et je n'ai plus besoin de drogue. Naturellement, je vais en venir au vrai sujet de la discussion engagée avec moi-même. Je me raconterai ma vie et je l'écouterai l'écrivant. Mais comme j'ai horreur des boniments et des préfaces, surtout pour étayer une chose aussi importante qu'improbable, je déchirerai mes divers récits, car ils ne sont, à vrai dire, qu'une longue introduction à ma vie. D'abord, j'ai commencé par bannir de ma pensée l'idée d'un règne continuel, absolu et d'une omnipotence exagérée. Puis je me suis installé comme il se doit, en être semblable aux autres, je me suis installé sur ce qu'on avait érigé pour et par moi.

29

Et alors s'établit mon règne, s'effacèrent les doutes. Mais ce ne fut qu'une vraisemblance, car rien n'était totalement effacé; tout s'était légèrement recroquevillé à l'intérieur de la chair des sens et des pensées, confusément. De sorte que je pouvais éviter tout embarras et toute espèce de crainte. Je payais cher qui s'avérait capable d'assurer mon désordre. C'est la plus grave erreur que j'ai commise. Mais en dehors de quelques erreurs et tentatives aberrantes, il s'est produit une chose bizarre. Une chose inexprimable, dont il me sera difficile de fournir une explication. Je vais me suffire à moi-même, me dis-je. Je n'aurai de paix que tout aura sombré dans mon écho. Et c'est là ma vraie ruine. Quand j'en ai pris conscience, j'ai renoncé à suivre le cours authentique de mes desseins et j'ai remis au premier venu les clefs de ma supériorité. Je n'en avais plus que faire. Je m'étais déjà vu pour la nième fois acculé à cette limite et, malgré les fruits de mes arbres (dans la mesure, bien entendu, où un homme est également un arbre), je ne pouvais plus apprécier la bonté infinitésimale des choses. J'ai pris lyre et pipe de terre cuite. Et j'ai longuement sifflé en relevant le col de ma chemise. J'avais du bon et du mauvais. J'avais laissé choir le règne et la régnétude. Je voulais faire le poème dont j'avais toujours rêvé : Ce sera ma création unique, je la donnerai à qui je voudrai.

Je connais parfaitement les mauvais chemins, les transgressions, les pendaisons et les agressions licites ou pas, la chute des dents, d'organes généralement fixes, les tumescences de l'aube et de la procréation créatrice ; j'ai profité de ce que tout le monde dormait pour fabriquer le monde en commençant par lui trouver un nombril. Y suis-je parvenu ? Suis-je à même d'y arriver ? J'ai tabassé les pauvres et les fidèles. J'ai fait couler leur sang. J'ai emprisonne les hommes et les femmes qui ne voulaient pas de moi ; je violais tout conformément à mon esprit. J'ai remis les choses utiles à plus tard. J'ai calciné la vérité et donné une place de choix au mensonge et à la rigolade. Si j'avais envie de rire et que je ne pouvais pas le faire moi-même, d'autres riaient à ma place et me faisaient parfois sourire. Si j'émettais une parole, tout le monde devait la répéter jusqu'à épuisement. Je faisais arroser mes fleurs à toutes les heures du jour et de la nuit. J'inquiétais ceux qui me voyaient. J'hallucinais ceux qui me regardaient dans les yeux. Je payais grassement les charmeurs de reptiles et les cascadeurs. Je n'avais nullement besoin d'un équilibre. Je n'avais pas de sexe, je l'avais peu à peu coupé au rasoir. Il s'était recroquevillé sur mes testicules et avait sini par s'effacer. J'élevais beaucoup d'ânes. Et j'intimais à mes sbires de se promener nus devant moi. J'étranglais quiconque s'opposait à ce régime. J'arrosais d'essence les poulaillers et les champs de blés pour organiser la famine. En somme, je voulais rester seul debout au centre des ruines que je provoquais. Je m'abreuvais d'étoiles, de mescaline diluée dans des menstrues, de lait d'ânesses. J'étais fort, cuivré, cotonneux, léger, rampant et retors. J'avais tout pour être calme et sans histoire. La suite n'est guère indifférente. Mon règne valait moins que ça. Il ne pouvait d'ailleurs convenir à personne.

De la suite, que dire ? sinon que j'ai connu tout ce qu'il y avait